



Mentir
aux
étoiles

Alexandre
Chardin

casterman

MENTIR AUX ÉTOILES

Je dédie ce livre à tous les enfants dont je croise le chemin de l'école : les joyeux, les timides, les furieux, les « c'est pas moi ! », les enthousiastes, les stupéfaits, les fragiles, les protecteurs, les rêveurs, les « ça passe trop vite ! », les endormis, les « moi-je-sais ! » et les « ben, j'sais pas », les « et moi mon chat s'appelle Marcel », les coiffés à la dynamite, les « j'vous jure ! »

Ma confiance dans l'enfance.

A. C.

Casterman
Cantersteen 47
1000 Bruxelles

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-16772-8
N° d'édition : L.10EJDN001992.N001

© Casterman 2018.
Achevé d'imprimer en janvier 2018, en Espagne.
Dépôt légal : mars 2018 ; D.2018/0053/119

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.



Alexandre
Chardin

Mentir
aux
étoiles

casterman



Mentir aux étoiles

— Léon! Ne t'approche pas de la falaise, s'il te plaît, c'est dangereux, dit maman.

Une photo clouée sur un arbre dans une pochette plastique a attiré mon attention.

— Léon?

La fille sur la photo me sourit. Le vent lève sa lourde chevelure brune. Les lèvres rouges, les yeux verts plissés, les joues rondes, elle est belle.

Maman pose sa main sur mon épaule.

— Léon!

— C'est qui?

Maman jette un œil à la photo et me tire par le bras.

— Viens maintenant.

Je remarque le petit bouquet fané au pied de l'arbre. Des tulipes dont il reste un peu de jaune accroché aux pointes de pétales racornis.

— Pourquoi tu ne me réponds pas ?

Elle m'éloigne du visage qui me sourit. Je plonge dans son regard.

— C'est... une pauvre fille, dit maman.



Passée la grille

J'avais peur, bien sûr, mais ce n'était rien à côté de maman et papa. Ce matin, avant de partir, ils respiraient fort et vite, comme s'ils venaient de courir. Surtout maman. Papa lui donnait la main.

— Ne l'appelle pas *poussin* devant tout le monde, a-t-il dit. Et arrête de t'inquiéter, ça va bien se passer.

Mais maman ne me lâchait pas des yeux en soupirant profondément, comme quand elle est anxieuse pour moi. Et maman est souvent anxieuse pour moi.

Je suis allé dans le cabanon au fond du jardin. J'ai ouvert la cage du lapin gris et je l'ai pris dans mes bras. Je l'ai caressé, assis dans le vieux fauteuil en cuir. J'aime le mélange des odeurs du lapin, de la paille et du vieux cuir. Quand mon ventre est douloureux, quand j'ai peur sans savoir pourquoi,

je prends le lapin et mets mon nez dans son pelage,
les yeux fermés. Il me rassure.

Maman a toqué doucement.

— Léon ?

— Oui.

— On y va ? Ça va être l'heure.

— D'accord.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va.

— Vraiment ? Tu n'as pas mal au ventre ?

— Un peu.

Nous sommes rentrés dans la maison.

— Tu as vérifié ton sac, mon poussin ?

— Deux fois, maman.

— Banane ?

— Je l'ai.

— Dans un sachet ?

— Oui.

— Fermé ?

— Oui.

— Élastique autour ?

— Oui.

— N'oublie pas ta veste. Tu te souviens des trois
règles ?

— Oui, maman.

— Je t'écoute...

— Mais, mam...

— Je t'écoute, Léon !

Son regard ne permet pas d'opposition. De toute manière, je ne m'oppose jamais à maman, puisqu'elle est là pour m'aider.

— Un : Je garde toujours un professeur en vue.

Deux : Je ne réponds pas aux vilains mots des camarades. Trois : Je tiens ma langue et la tourne sept fois dans ma bouche avant de parler.

Maman a hoché la tête, rassurée.

— C'est bien, tu es prêt, mon chéri.

— Sept fois, ça fait beaucoup, maman.

— Ne discute pas !

— J'ai onze ans.

— Léon !

Elle a levé le doigt et m'a fait les yeux noirs. Je me suis tu.

Presque tous les parents ont laissé leur enfant passer la grille du collège tout seul, pas les miens. Maman me serrait fort la main.

— Lâche-le, Anne, il est grand, a dit tout bas papa.

Maman lui a lancé son regard panthère. Papa m'a dévisagé en roulant des yeux comme Kaa dans *Le Livre de la jungle*. Et il a chantonné : « Aie confianssss... Crois en toi... » En vérité, la main de maman qui serrait la mienne ne me dérangeait pas, parce que je tremblais de peur. Et puis c'était la première fois depuis des années que je n'étais

pas accompagné par Véronique, mon assistante de vie scolaire. Elle allait à l'école avec moi pour noter mes devoirs et m'aidait à comprendre les consignes de la maîtresse. Elle était très douce. Elle me rassurait. Elle posait sa main sur la mienne et me disait tout bas : « Où es-tu, Léon ? Reviens... » J'aimais bien Véronique. Elle avait l'âge de mes parents. Comme on se voyait tout le temps, on se tutoyait. Elle venait parfois manger à la maison *pour faire un peu le point sur les progrès de Léon*. Mais cette année, j'ai demandé à être seul en classe. Je sais que je ne suis pas comme les autres, mais je veux essayer de le devenir, pour qu'on arrête de tout le temps me parler comme à un bébé. J'ai bien remarqué que les maîtresses de maternelle avaient des yeux plus doux avec moi et qu'elles se baissaient pour me demander quelque chose, comme on fait avec les petits.

— Redresse-toi, Léon.

J'ai sursauté. J'avais envie de pleurer, dans l'immense cour entre les bâtiments du collège. Je pensais à mon lapin. Au pelage très doux de mon lapin. Je pensais fort à lui, j'avais envie de le sentir. J'avais envie que ce soit déjà le soir. C'était tellement plus grand que mon ancienne école, on aurait pu y faire atterrir un avion ! J'ai pris la main de papa et nous nous sommes fait un clin d'œil. Il a murmuré :

— Tu as de la chance, Léon, c'est un chouette collègue ! Tu t'y sentiras bien.

Au mot *collège*, j'ai eu envie de vomir et d'aller aux toilettes. Cet été, chaque fois que j'entendais le mot *collège*, je devais aller aux toilettes. Un jour, j'y suis allé huit fois. Maman a cru que j'étais malade. Je n'ai pas osé lui dire que c'était la peur. Mais elle a dû s'en douter. Maman devine tout. Surtout quand je suis stressé. Elle me regarde et elle me dit : « Tu as peur, Léon. »

Et elle ne se trompe jamais. Il faut dire que j'ai souvent peur. À l'école primaire, on m'appelait Frousse. J'avais peur de faire une dictée, de recevoir ma note, que la maîtresse soit remplacée, qu'il y ait un orage, d'avoir oublié des affaires chez moi, ou à l'école. En primaire, je m'évanouissais si je ne voyais pas maman devant la grille. Véronique me donnait la main et me disait : « Elle va arriver, Léon. » Ça me détendait.

J'ouvre toujours trois fois mon sac avant de partir. J'aime anticiper, vérifier et revérifier. Je suis très méfiant. Mais je n'ai pas peur des animaux. Ou alors j'ai peur qu'on leur fasse du mal. Beaucoup d'humains maltraitent des animaux, abandonnent leur chien sur les aires d'autoroutes ou tuent des insectes pour rien. Des fourmis par exemple. Les idiots ! Je ne peux pas voir un hérisson ou une martre écrasés sur la route sans avoir envie de pleurer. Je me méfie

des humains. Je préférerais être un animal sauvage et vivre loin des hommes. Un tigre, une panthère noire, ou encore un ours blanc, même si je n'ai pas tout à fait la taille de ces prédateurs. Je ne me sens pas vraiment prédateur, en vérité. Plutôt proie.

La psychologue a dit que j'étais très anxieux, mais qu'avec l'âge, ça allait s'atténuer. Quand je lui ai expliqué que caresser mon lapin gris m'apaisait, elle m'a dit que j'étais intelligent, que je trouvais déjà des solutions à mes problèmes. Parfois, aussi, je m'échappe. C'est ce que disait ma maîtresse de CM2. « Ça y est, Léon Tournier nous a encore échappé ! » Je n'étais plus dans la classe, je ne sais pas vraiment où j'étais. Je restais un moment à fixer une couleur sur un cahier, sur le mur, et j'y entrais, je me laissais envahir par du bleu ou du vert, et tout disparaissait autour de moi. Je flottais agréablement. Je m'échappais jusqu'à ce que Véronique pose la main sur la mienne pour me *ramener au monde*. Je lui demandais de ne pas répéter à maman que je m'étais enfui, c'était notre secret. Les super-héros savent voir à travers les murs, voler ou soulever un paquebot d'un seul doigt, moi, je m'évade.

Mais, dans la cour du collège, je ne trouvais aucune solution, sinon serrer fort la main de maman et me rassurer dans le sourire chaud de papa. Parce qu'ici, je ne voyais que le gris du bitume.

Un immense monsieur aux cheveux blancs est sorti d'un bâtiment. Il marchait avec une grande solennité, les yeux sur nous. Je n'avais pas remarqué, mais nous étions au moins deux cents élèves. Le double de l'école primaire. Et sans compter les troisièmes !

— C'est ton principal, a murmuré maman.

Il avait l'air sévère avec ses longues et lentes enjambées et sa cravate noire qui flottait un peu dans le vent.

Je ne voyais que lui. Autour de moi, les enfants chuchotaient : « heures de colle », « terrible », « rigole jamais ».

Papa m'a secoué l'épaule et a désigné une fille qui me regardait dans la foule.

— C'est Lucie ! ai-je dit. Eh ! salut Lucie ! Ce serait chouette qu'on soit...

J'ai entendu ma voix dans le silence. Plusieurs élèves se sont retournés. J'ai souri et rougi. Lucie n'a que rougi. Véronique était aussi là pour me *canaliser*. Je sais ce que ça veut dire parce que souvent, elle me disait : « Canalise-toi, Léon. »

Je souris beaucoup, ça aussi c'est une solution quand je suis anxieux. Je me tords les doigts, mais je souris, comme ça, les autres ne savent pas que je suis anxieux. Et là, quand je souriais, Véronique ne me disait rien.

Le micro du principal n'a pas fonctionné tout de suite. Ça a eu l'air de le mettre en colère. Il l'a

tapoté plusieurs fois. Et quand ça a soudainement marché, tout le monde a entendu :

— ... quoi cette camelote chinoise ?

J'ai éclaté de rire, papa aussi. Pas les autres. Et maman m'a lancé son regard panthère.

— Chut. Ne te fais pas remarquer !

— Ils n'ont pas l'air méchant, ai-je murmuré.

— Les trois règles, Léon !

— Oui, maman.

— Tu as pensé à ta banane ?

— Oui.

Une araignée zigzaguait dans la foule. J'ai poussé l'élève devant moi pour qu'il ne l'écrase pas. Il s'est retourné. Il était grand. Il avait l'air mécontent. J'ai lu « Qu'est-ce que t'as ? » sur ses lèvres. Je lui ai souri et lui ai montré l'araignée, mais il s'est contenté de froncer les sourcils en continuant à me fixer et maman m'a serré la main plus fort.

— Écoute !

Le discours du principal était terminé. Je n'avais rien écouté.

— Tu as bien retenu ce qu'a dit monsieur le principal ? a demandé maman.

Mon ventre a fait un bruit de monstre au fond de la jungle.

— Oui !